



Tribune libre

Entre empathie et intérêt personnel

Harcèlement scolaire, le dilemme de chacun

Par **Serge Farnel** Auteur et professeur de sciences physiques au collège

Comme chaque année, une journée est consacrée par le ministère de l'Éducation nationale à la prévention du harcèlement scolaire. Il s'agit notamment de sensibiliser les élèves à la souffrance endurée par les victimes de ce fléau. Mais les harceleurs seront-ils vraiment sensibles au discours de l'institution ? Qu'en est-il, par ailleurs, de l'empathie des suiveurs, ainsi que des spectateurs passifs ?

La désignation d'une victime trace, au sein de la cour de récréation, les contours d'une nouvelle carte par rapport à laquelle chaque élève doit se déterminer, entre ceux qui, rares, prendront sa défense, ceux qui suivront le harceleur et ceux qui resteront passifs. Commencent alors de savants calculs, chacun d'eux mettant dans la balance son empathie et son intérêt. L'intérêt du principal harceleur est de soigner sa popularité. Celui de ses suiveurs est de rester dans son sillage. Aussi bien les spectateurs passifs que les suiveurs s'accommodent de la présence d'une victime, gage de leur propre tranquillité : tant que c'est lui, ce n'est pas moi. Comment tout ce petit monde gère-t-il maintenant la collision entre intérêt et empathie ? Pour le harceleur, son souci est d'être populaire. Quant à son empathie, certaines études montrent que la plupart d'entre eux en manqueraient. Difficile dans ces conditions d'espérer lui faire changer de comportement en faisant appel à une qualité manifestement absente.

Enfin, tenter pour un adulte de faire la morale à un collégien qui ne cherche souvent qu'à s'opposer à lui ne paraît-il pas voué à l'échec ? Qu'en est-il enfin des suiveurs ? En commençant par être insulté pu-

bliquement par le harceleur, chahuté puis bousculé, l'élève harcelé change de statut dans l'esprit et le cœur de ceux qui l'observent subir ce traitement. Son image se détériore alors au point que les suiveurs finissent par accepter le mal qui lui est fait, parfois y participant, comme si cet acharnement avait conduit à le déshumaniser. Or, dès lors qu'ils auront eux aussi commencé à le chahuter, les suiveurs auront transgressé l'interdit : les prochaines agressions se feront de fait avec moins d'états d'âme.

Quant aux élèves spectateurs, ils sont souvent paralysés par la peur : celle d'être une tête de Turc à leur tour. Or, défendre un camarade impopulaire, c'est prendre le risque de le devenir soi-même. Et c'est tous les jours que ces petits d'hommes qui ont pour métier celui de collégien doivent regagner ce huis clos. Leur tranquillité résulte donc d'un combat qui se livre chaque jour. Et ils n'entendent pas se retrouver seuls ou, pire, être le prochain sur la liste. Alors, quand les adultes tentent de les faire intervenir, ils n'agissent pas nécessairement, conscients de ce qu'ils ont à perdre à le faire, inquiets d'être dans ce cas considérés comme des traîtres.

La question du choix du comportement de chacun des élèves est donc le résultat d'une réflexion serrée, d'un dilemme qui les pousse à mettre dans la balance leur empathie - quand il en reste -, au regard de leur intérêt. Aussi est-ce en prenant tout cela en compte qu'on élaborera les stratégies visant à traiter un fléau, et pas seulement dans les cours de récréation.

Dernier ouvrage paru : *la Malicieuse revanche d'un souffre-douleur*, Fayard/Mazarine.

Aussi bien les spectateurs passifs que les suiveurs s'accommodent de la présence d'une victime.



Image non disponible.
Restriction de l'éditeur